

*Mad. de St. Aulaire.* — Il m'a demandé treize francs au premier mot. C'est un peu cher.

*Maurice.* — N'auriez-vous pas une aune chez vous, madame ?

*Mad. de St. Aulaire.* — M. Dupré est un honnête homme, je ne mesure jamais après lui. Combien cela fait-il ?

*Maurice.* — Cent-cinquante-six livres, madame.

*Mad. de St. Aulaire.* — O'est beaucoup d'argent. Mais c'est aujourd'hui ma fête, et je ne suis pas d'humeur de marchander. T'a-t-il dit de te charger du montant ?

*Maurice.* — Oui, madame, si vous me le donnez.

*Mad. de St. Aulaire.* — Voilà six louis et demi. Prends garde de n'en rien perdre.

*Maurice.* — Oh ! sûrement... Mais vous ne voulez donc pas marchander, madame ?

*Mad. de St. Aulaire.* — A quoi bon cette question.

*Maurice.* — A rien. Mais marchandez toujours, croyez moi.

*Mad. de St. Aulaire.* — Et pourquoi donc ?

*Maurice.* — C'est qu'alors j'aurais vingt sous par aune à rabattre : M. Dupré me l'a dit. Vous ne devez pas payer cette étoffe plus cher, puisqu'il peut vous la donner à meilleur marché.

*Mad. de St. Aulaire.* — Voilà un trait de délicatesse de ta part qui me ravit. En ce cas là, mon enfant, je marchandé.

*Maurice.* — Eh bien ? c'est douze francs à vous rendre.

*Mad. de St. Aulaire.* — Ils sont pour toi, mon ami. Je veux que tu t'en divertisses le jour de ma fête.